

Laval théologique et philosophique



OCVIRK, Drago Karl, *La foi et le credo. Essai théologique sur l'appartenance chrétienne*

René-Michel Roberge

Volume 44, numéro 1, février 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400370ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400370ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1988). Compte rendu de [OCVIRK, Drago Karl, *La foi et le credo. Essai théologique sur l'appartenance chrétienne*]. *Laval théologique et philosophique*, 44(1), 125–126. <https://doi.org/10.7202/400370ar>

de révélation. Il s'intéresse cependant au plus important, à savoir le vécu de la révélation comme expérience de salut. Selon l'auteur, la révélation chrétienne est appelée à être vécue selon trois grandes dimensions, à savoir celles du *sens*, de l'*existence* et de la *chair* pour autant que la révélation « s'adresse à la pensée comme sens », « s'éprouve dans l'existence comme présence » et « s'achève dans la chair comme vision » (p. 10).

La première partie de l'ouvrage se demande jusqu'à quel point la révélation peut être assimilée à une expérience de connaissance, c'est-à-dire de sens. Dartigues note que de tout temps, on a cherché à réduire la révélation et le salut à une affaire de connaissance : une connaissance qui sauverait en dédramatisant l'existence. C'était particulièrement le cas du gnosticisme des origines chrétiennes et des quêtes philosophiques du salut tant dans l'antiquité qu'au siècle des Lumières. Aujourd'hui, constate l'auteur, on s'exprime davantage en termes de sens. La foi, dira-t-on, « donne sens à l'existence ». L'auteur développe l'idée que même si la connaissance et le sens peuvent valablement traduire l'aspiration au salut, ils ne peuvent pas comme tels être assimilés au salut. Ils appellent à un accomplissement de l'être, mais ne sauvent pas eux-mêmes. Là-dessus, il faut donner raison à Feuerbach, Marx et Bloch en ce que leur athéisme est une mise en garde, au nom de la vie concrète, contre la réduction du salut à un sens transcendant. Les notions de connaissance et de sens ne peuvent donc pas, à elles seules, rendre compte de l'expérience de la révélation chrétienne.

Si l'aspiration au salut ne peut trouver sa pleine satisfaction dans la connaissance ou le sens, c'est qu'elle est affaire d'existence et que pour autant elle se vérifie d'abord dans l'expérience et la rencontre et non dans l'ordre abstrait des idées. Au cœur de l'existence humaine, la confrontation à la mort en ce qu'elle a précisément d'indéfinissable ouvrirait un espace pour la rencontre du Dieu invisible, cependant devenu visible dans le Christ. Dartigues a raison de souligner que puisque l'homme est un être essentiellement historique, la rencontre humaine de Dieu ne concerne l'individu que dans son appartenance à l'histoire universelle.

Plus précisément encore, Dieu se révèle dans l'histoire comme manifestation du salut dans la chair : la chair étant ici considérée non seulement comme présence aux autres, mais comme critère ultime de l'expérience humaine du réel. « En Jésus-Christ, Dieu rencontre le mal de la seule façon dont on peut le rencontrer comme mal : en le

subissant » (p. 217). Le salut chrétien n'est donc pas fuite du monde, mais transfiguration de toute chair dans le Christ ressuscité. Bien que lié à une culture particulière, l'Évangile prend là sa portée universelle.

Cet ouvrage n'est pas pour les débutants en théologie : sa démarche est trop particulière. C'est même davantage un essai qu'un manuel. Il a le grand mérite de nous rappeler de façon fort originale et convaincante que la révélation chrétienne ne peut être réduite à un savoir. Plus largement, la vérité de la révélation chrétienne est appelée à se vérifier au cœur de toute finitude humaine.

René-Michel ROBERGE

Drago Karl OCVRK, **La foi et le credo. Essai théologique sur l'appartenance chrétienne.** (Coll. « *Cogitatio fidei* », n° 131). Paris, Éd. du Cerf, 1985 (13.5 × 21.5 cm), 176 pages.

Vivant dans un pays où la foi est marginalisée, ce théologien yougoslave a été amené à réfléchir de façon originale sur la dialectique de la foi comme expérience subjective et appartenance sociale. Contre la tendance à privatiser la foi, il propose une revalorisation de sa dimension sociale. « La foi, conçue comme appartenance, demande à l'homme de partager et de construire sa vie, toujours singulière et unique, avec les autres, alors que la foi individuelle expose l'homme à un enfermement en lui-même et aux caprices de l'imaginaire » (p. 12).

Pour illustrer les dangers d'une réduction de la foi à l'expérience individuelle, Ocvrk nous invite à la lecture d'un texte de Feuerbach, où précisément la foi-expérience est vue abstraitement comme source de divisions entre les hommes et pour autant opposée à l'amour. La critique de Feuerbach a le mérite d'interroger le christianisme sur sa fécondité sociale ; par contre, souligne fort justement Ocvrk, elle oublie que la foi chrétienne authentique se vit aussi par mode d'espérance. Le *Décret sur la Justification* du Concile de Trente serait d'ailleurs à comprendre comme un appel à juger le christianisme à ses fruits devant la menace protestante de réduction de la foi à l'expérience. Le concile aurait proposé une foi personnelle et personnalisante sans être subjective ; une foi indissociable de la pratique et de l'éthique ; enfin, une foi à vivre en société, voire institutionnelle.

Après avoir montré à partir d'une étude de Bouillard les correctifs qu'une pensée soucieuse de l'expérience oppose aux insuffisances d'une approche notionnelle du *Credo*, Ocvirk cherche à montrer par la sémiotique comment on peut retrouver la même force opératoire du symbole de la foi chrétienne tout en évitant le détour par le concept d'expérience qu'il tient pour équivoque pour autant qu'il peut justifier l'isolement. Il en conclut que « la foi en Dieu, en Jésus-Christ et au Saint-Esprit place le croyant dans un monde, dans une société et dans un corps » (p. 158). La foi du *Credo* est un « croire qui ne va pas sans aimer » (p. 159). Elle propose une manière d'être ensemble dans l'Église et dans le monde : dans la fraternité des fils d'un même Père. Tout en respectant l'expérience de chacun, elle est d'abord appartenance à une institution, « à un corps de société qui fait de l'amour, d'un amour toujours inachevé, donc marqué par l'espérance, sa propre loi » (p. 162).

Bref cette étude du *Credo* présente la foi davantage comme une manière de vivre collectivement un amour toujours en quête d'achèvement que comme une expérience intime, fût-elle celle d'un savoir. Ocvirk a raison de comprendre le *Credo* comme un opérateur de rassemblement et d'exiger que son contenu soit d'abord jugé par rapport à son effet ecclésial et social. Cet ouvrage nous permet de comprendre un peu mieux comment « fonctionne » le *Credo* chrétien.

René-Michel ROBERGE

EN COLLABORATION, **Théologie et choc des cultures.**
(Coll. « *Cogitatio fidei* », n° 121). Paris, Éd. du Cerf, 1984, 194 pages (13,5 × 21,5 cm).

Cet ouvrage édite les Actes d'un colloque organisé par l'Institut catholique de Paris en 1982. Il commence par nous proposer d'observer deux situations de « choc » : celles de la rencontre du christianisme avec les cultures chinoise et africaine. L'analyse de Jean-Marc Ela, sur l'identité de la culture africaine, mérite d'être remarquée. L'auteur souligne qu'il ne suffit pas de parler d'inculturation de la théologie aux cultures africaines. Ce pourrait alors n'être, pour la théologie dominante, qu'une façon subtile de maintenir la théologie africaine sous sa tutelle. Il faut surtout que cette dernière soit représentative des tensions propres au milieu africain. La deuxième partie de l'ouvrage pose le problème de façon plus diachronique. Elle cherche à comprendre l'impact de la modernité sur l'expression de la foi chrétienne (M. Meslin, S. Breton, E. Dussel et P. Colin). À notre avis, ce livre vaut surtout par sa troisième partie. Elle aborde de façon relativement neuve le paradoxe de la particularité historique du christianisme et de sa prétention à l'universalité. Après une exploration sociologique des « chances et des risques pour le christianisme d'un réseau de communication planétaire » (J.-B. Payet et surtout G.W. Kowalski), Mgr Eyt se demande comment discerner la vraie et la fausse universalité du christianisme. Il conclut qu'il ne peut y avoir d'universel chrétien que dans l'accueil, le partage et la responsabilité. La table ronde qui suit s'interroge sur le problème plus particulier de l'articulation du pluralisme théologique avec la nécessaire unité de la foi. Entre autres, André Dumas suggère une lecture très pertinente de *Genèse 10 et 11*.

Ce livre, bien que très rapide pour un sujet aussi large et complexe, est une contribution heureuse à la formulation des questions qu'il soulève.

René-Michel ROBERGE